

Michel Auzas-Mille

En To Pan

Le Livre de Mel Akmon,
ami d'Hermès



EDILIVRE

Du même auteur :

« Peau d'Amour » : recueil de poèmes, aux éditions Saint Germain des Prés 1976 – (épuisé)

« Les Rites étranges et sacrés du Feu, du Silence et du Temps, au détriment des Pierres » : recueil de poèmes – tirage limité – aux éditions Arts-Matures 2003 – (en projet de réédition)

« Les 22 Portes – essai pour une approche spirituelle, au seuil du 3^{ème} millénaire, à partir de la symbolique des arcanes de Tarot » : En collaboration avec son épouse Nadine – aux éditions du Cosmogone 2007

« Images, Contes et Nouvelles de dessous la surface des choses » : recueil – aux éditions Edilivre.com 2011

Projet de publication :

« le Miel de la Pierre – regards sur une très actuelle Quête de Sens, à la Lumière de l'Alchimie Spirituelle »

« l'Image est une Magie, qui ouvre les
portes du Ciel ! »

1^{ère} époque

« Cherche ! et si tu ne trouves pas encore,
continue de chercher... »

I

Un rêve étrange et pénétrant...

Tout d'abord, il y a cette femme, âgée d'une soixantaine d'années, assise sur le seuil, un livre ouvert sur les genoux. Elle me regarde fixement, mais semble ne pas me voir. Son regard me traverse. J'ai le sentiment qu'elle veut me dire quelque chose, mais ses lèvres restent closes, avec néanmoins, un léger sourire, comme pour m'assurer de sa bienveillance.

J'avance lentement vers elle, mais sa présence m'immobilise. Quelque chose de puissant, d'incontournable, émane de son attitude. De ses deux mains, elle lève lentement le Livre, comme pour me signifier son importance et m'obliger à lui accorder toute mon attention.

Tout, autour de nous, semble suspendu, en attente...

Alors que la situation se prolonge, elle lève à nouveau le Livre. La pénombre derrière elle semble s'éclaircir, laissant entrevoir une sorte de tenture, de voile, occultant un passage.

Je comprends alors qu'il y a un lien entre ce Livre grand ouvert et le voile qui ferme le chemin et m'empêche d'avancer. Le sourire s'élargit sur le visage de la femme, mais son regard reste impénétrable. Elle sait que j'ai saisi quelque chose de ce qu'elle veut me dire...

Je fais quelques pas qui m'amènent jusqu'à elle. Elle me tend alors le Livre, que je prends à deux mains... Une douce lumière, émanant de sa présence, baigne à présent les lieux. Je m'éveille.

Il fait encore nuit, ce doit être quatre heures, ou cinq au plus. Je n'ai pas le courage de me lever. L'automne est sur sa fin et les petits matins se sont rafraîchis. Et puis il y a ce rêve qui me tараude la tête... C'est au moins la 5 ou 6^{ème} fois qu'il se reproduit et je ne fais qu'y penser. Il faut que je comprenne. Je sens bien qu'il y a là quelque chose qui me concerne au premier degré, mais je n'arrive pas à en saisir le sens : une femme assise, un livre, une tenture qui m'empêche de passer... Qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'est-ce que cela veut me dire ?...

Bon, il va pourtant falloir que je m'extraie de mon lit douillet ! Autant que je m'exécute maintenant, j'ai plusieurs choses à voir ce matin avant mes rendez-vous de la journée... Allez debout ! Je n'ai, de toute façon, plus sommeil. J'allume la lumière et regarde le réveille-matin : six heures et demie. Encore un peu et je me retrouvais en retard.

Café noir, un brin de toilette, et je file.

Il faut que je sois sur la place de la Comédie pour huit heures, huit heures et demie maxi. Montpellier est une belle grande ville, mais un peu encombrée à ces heures. Cela bouchonne aux entrées. Faut ruser

pour les places de parking, courir pour attraper le tramway.

Huit heures dix, place de la Comédie ! Il y a déjà du monde, beaucoup de monde. C'est Montpellier ! Heureusement le temps est assez clément en cette fin de saison. L'air est vif, mais pas trop froid, pas de vent, un peu de rosée matinale mais sans plus. Je traverse la grande place, en direction de la rue de la Loge, que je remonte tant bien que mal à travers la vague humaine qui s'en écoule.

Croisées des regards, frôlements d'épaules, gestes d'impatience, d'énervement... véritable déambulation au sein de la multitude empressée d'un matin d'automne, bousculade, mots plus ou moins acerbes, bref, la totale !

Pourtant, à l'intérieur, je suis calme, étonnamment calme, comme si rien ne pouvait véritablement m'atteindre. J'en prends conscience et, soudain, me revient le rêve de ces dernières nuits, aussi précis que si j'y étais. Je m'arrête net au milieu de la foule, ce qui provoque quelques regards noirs et autres mots doux autour de moi, mais je n'en ai cure. Il faut que je réfléchisse, que j'arrive à comprendre.

Je vais aller prendre un café en terrasse, à l'ombre de Jean Jaurès statufié. Je peux bien prendre quelques minutes avant mon premier rendez-vous, je sens que c'est important, voire crucial pour ma vie présente et mon proche avenir.

– Et pour Monsieur, ce sera ?

– Un café s'il vous plaît, un peu serré !

Me voilà assis à contempler la déferlante. Mais où peuvent bien aller tous ces gens ? Et pour quoi y faire ?

Il y a à peine deux minutes, je faisais moi aussi partie du lot, du flot. Où allais-je donc ainsi et dans quel but ? Mon travail, bien sûr ! mais plus profondément ?...

Sentiment curieux de se sentir soudainement « extérieur », en retrait, à côté, et de pouvoir regarder d'un autre œil le tourbillon de la vie, le tourbillon de ma propre vie...

En est-il de même des idées, des pensées, qui tournent et virevoltent en tous sens dans la tête, comme des foules qui semblent errer sans but, noyant les rues, les places, de leur parfum d'empressement anxieux !

Pauvres têtes, pauvres cités ! N'y a-t-il pas moyen de temps en temps d'arrêter tout cela, ou au moins de ralentir la ronde infernale ? Tout se bouscule, tout se percute, s'entremêle inextricablement, aussi bien sous le crâne que dans la rue. Où est le sens de tout cela ? Et tout d'abord, y a-t-il un sens ?

– « Il y a un sens ! » répond alors distinctement une voix en moi.

Et bien, voilà autre chose ! Interloqué, je reste là, le bras en l'air, la tasse de café que je m'apprêtais à savourer au bout des doigts...

Instinctivement, je regarde autour de moi, je scrute mes voisins et voisines de terrasse, mais je sais très bien que cela ne vient pas de l'extérieur. C'est bien à l'intérieur de moi-même que la voix a résonné.

Que se passe-t-il ? Perdrais-je légèrement « les pédales » ? J'entends des voix à présent ?

Il me revient alors en mémoire le visage de la femme de mon rêve. Très distinctement, je vois son sourire s'élargir. Est-ce possible ?

« Il y a un sens ! » Qu'est-ce que cela veut dire ? Je tente de remettre un peu d'ordre dans ma tête légèrement embrumée. Et puis d'abord, à quoi étais-je en train de penser avant que la voix ne m'interrompe ?

Oui c'est cela : je faisais un parallèle entre la multitude d'idées plus ou moins folles et désordonnées, qui nous traverse à longueur de journée et la foule errant en tous sens et sans but apparent, par les rues, les places, allées, parcs et boulevards de la ville. Dans les deux cas, cela finit par devenir pesant, oppressant, étouffant, à tel point qu'on arrive à n'en plus saisir la finalité...

Quel rapport entre mon questionnement diurne et ma rêverie nocturne ?

Pourtant, et j'en suis à présent absolument persuadé, c'est bien la femme de mon rêve qui m'a répondu, alors que je suis parfaitement éveillé. D'ailleurs, je crois bien n'avoir jamais été aussi lucide qu'en cet instant présent !

Ayant fini de boire mon café, qui commençait à être froid, je me lève pour partir, lorsque le serveur m'interpelle :

– Pardon monsieur, mais vous n'avez pas réglé votre consommation !

– Oh ! Veuillez m'excuser, où avais-je la tête ! – et je m'exécute en pensant que ma notion de lucidité est peut-être à revoir.

II

Rendez-vous manqué

Machinalement, je regarde l'heure à ma montre gousset : dix heures pile, M..... ! J'ai loupé mon premier contact. Cela fait plus d'une heure que je suis là à cogiter sur mes pensées vagabondes, un rêve tordu et la foule en délire... décidément, ce matin je m'éparpille.

Décision !

Je dois téléphoner pour m'excuser et tâcher de rattraper le coup. Obtenir une autre entrevue. Ce n'est pas vital mais tout de même, une petite opportunité d'édition... je pense que cela doit pouvoir se faire, sinon tant pis !

– « Ou bien tant mieux » résonne la voix à l'intérieur.

C'est curieux, cela semble venir plutôt du centre de la poitrine que de ma tête. Comment est-ce possible ? Serais-je « habité » ?...

Bon ! Restons calme ! Puisque c'est ainsi, je vais m'en retourner chez moi, téléphoner pour reporter mes différents rendez-vous et laisser passer quelques

jours. Il faut que je fasse le point, que je remette un peu d'ordre dans mes idées.

Avant, je dois tout de même effectuer quelques emplettes : papier à dessin, encre de chine, mines de plomb, fusain... et puis plusieurs bricoles pour les repas de la semaine.

Tout de même, cela me travaille quelque peu, cette voix à l'intérieur ! Je ne suis pas très inquiet de nature, mais là... je trouve la situation suffisamment curieuse pour en être légèrement destabilisé ! Avec qui pourrai-je en parler sans passer pour farfelu ou ridicule ?

En cogitant ainsi, je remonte la rue de la Loge, jusqu'à la librairie-papeterie, place des Martyrs de la Résistance. J'entre et me rends directement à l'étage matériel de bureau et beaux-arts réunis.

Alors que je redescends avec pochette de papier à dessin et autre petit matériel, pour me diriger vers les caisses, mon œil est accroché par une petite affichette, très colorée, épinglée sur un panneau, au milieu d'autres annonces diverses. Je sursaute... un frisson me parcourt de la tête aux pieds et retour.

L'image représente très exactement le personnage de mon rêve, la femme, assise devant une tenture, un livre grand ouvert posé sur ses genoux. Au bas de l'affichette, un numéro de téléphone commençant par 01... La région parisienne me dis-je en aparté !

Je m'approche du panneau d'affichage et alors que je décroche délicatement le petit rectangle de papier, avec l'idée bien arrêtée de téléphoner au plus tôt au dit numéro, cette voix dans ma poitrine : « Pas d'impatience ! Ce n'est pas encore le temps. Un autre signe viendra »... Je frissonne à nouveau et reste un

instant hébété devant la caissière qui me fixe sans comprendre.

– Monsieur, monsieur... ça va bien ?

Reprenant mes esprits, je bredouille :

– Oui, oui excusez-moi ! je vous règle tout de suite.

Ce que je fais puis, ramassant mes achats, je me dirige vers la sortie en m'excusant de nouveau auprès de la jeune femme qui me regarde partir avec de l'étonnement dans les yeux.

Dehors le temps s'est couvert. De gros nuages gris sale remontant de la mer, finissent par couvrir la totalité du ciel Montpelliérain d'une couleur plomb. Cela sent l'humidité. Il faut que je rentre et que je réfléchisse calmement à tout cela.

Redescendant la rue de la Loge, je tente de chasser de mes pensées cette voix qui me parle de l'intérieur, mais n'y parviens guère. De façon bizarre, cela me touche profondément, comme si je l'attendais secrètement, sans trop oser y croire. Enfin, c'est là ! et j'ai tout de même de grandes difficultés à l'accepter tel quel.

Et puis il y a cette image sur l'affichette... Je trouve que cela fait beaucoup pour une seule matinée !

Place de la Comédie, j'hésite. Vais-je rentrer tout de suite ? Je n'en ai pas vraiment envie. Il faut pourtant que je téléphone pour annuler mes rendez-vous, c'est la moindre des choses. Je dirige mes pas vers la Poste...

*

* *

C'est fait, liberté totale pour toute la semaine. Je suis parvenu sans trop de dommage à faire patienter mes principaux contacts, même celui de ce matin, auprès duquel je me suis excusé et qui a consenti à me recevoir lundi en huit. Tout se passe pour le mieux, je peux me consacrer pleinement à ce qui me préoccupe.

Il est encore tôt. Avant de rentrer, je vais marcher quelques instants, histoire d'apaiser une certaine tension que je sens monter...

Descendre la rue des Etuves, direction boulevard du Jeu de Paume puis, de la Tour de la Babote, je remonterai par le boulevard Victor Hugo jusqu'au tram, station Comédie.

Il commence à bruiner et le froid me colle à la peau, mais je marche et cela me fait du bien. Un petit creux du côté de l'estomac ! Il faut que je grignote quelque chose. Une salade composée dans un resto rapide fera l'affaire. J'en avise un de l'autre côté du boulevard du Jeu de Paume. Je traverse – hors passage piétonnier – gymkhana entre les voitures qui roulent vite, très vite – me fais klaxonner – cours jusqu'au trottoir et dirige mes pas vers mon objectif, lorsque je m'arrête net devant la vitrine d'un bouquiniste – Livres anciens et d'occasion.

Un ouvrage, jauni par les années, attire mon attention derrière la vitre poussiéreuse. Dans l'instant je ne fais pas grand cas du titre. Ce qui m'interpelle, c'est l'image de couverture représentant un grand livre ouvert tenu par deux mains, de toute évidence féminines.

Sans plus réfléchir, j'entre dans la boutique.

Des milliers de livres, du sol au plafond, tapissent les murs, emplissent des bacs, s'entassent en vrac sur le vieux tapis coco rongé par le temps et les pas innombrables des entichés du livre.

Un parfum de mystère imprègne le lieu. Indéfinissables odeurs mêlées de poussière, de parchemins, colle à papier, vieilles encres typographiques. Impression d'espace sacré, comme au seuil d'une cathédrale.

Je m'avance timidement vers le maître des lieux qui apparemment n'a pas remarqué mon entrée, plongé qu'il est dans une pile d'ouvrages ouverts sur le minuscule comptoir serti entre les monumentales colonnes de livres.

– Pardon monsieur !

Il lève la tête, semblant surpris de ma présence, apparemment inopportune.

– Oui !... C'est pour quoi ? – me répond-t-il d'un air méfiant en fermant le livre où il était plongé et en posant le coude dessus.

– L'ouvrage que vous avez dans la vitrine, pourrais-je le voir, le consulter peut-être ?

– Il est déjà retenu – me dit-il d'un ton sec.

– Mais pourriez-vous, au moins, m'en donner les références, et s'il existe d'autres exemplaires, comment puis-je m'en procurer un ?

– N'insistez pas monsieur ! C'est le dernier et à ma connaissance, il n'y en a pas d'autre. Je suis désolé pour vous mais c'est ainsi.

Légèrement contrarié de l'accueil si peu empressé de la part, somme toute, d'un commerçant, je

m'apprête à sortir de son magasin sans même le saluer, lorsqu'il me rappelle.

– Pourquoi voulez-vous m'acheter ce livre ? Pourquoi celui-là, vous n'avez même pas regardé tous les autres que j'ai à vendre ici... que cherchez-vous exactement ? Répondez-moi, monsieur !

Perplexe, je reste suspendu entre le désir de sortir au plus vite de cet endroit qui m'apparaît, à présent, sinistre, et l'envie qui me monte furieusement des entrailles de rabattre le caquet de ce personnage pour le moins antipathique, quand ma petite voix perso se fait entendre à l'intérieur.

– « Peur et colère sont mauvaises conseillères... Confiance est une clé qui ouvre beaucoup de Portes »

Cela me calme instantanément. Je me retourne et vais répondre à ce personnage que cela n'a aucune importance et qu'à présent, je dois m'en aller, lorsque je remarque un changement radical dans son attitude. Plus aucune agressivité et même une sorte de léger sourire de connivence. Curieusement, ce sourire m'en rappelle un autre...

Je m'avance vers lui, une foule de questions se bousculant au bord des lèvres, lorsqu'un client entre dans la boutique. Le bouquiniste me fait alors discrètement signe de ne pas parler et me lance d'un air enjoué, en me tendant un papier plié qu'il sort de sous le comptoir :

– A bientôt monsieur, et n'oubliez pas de nous téléphoner pour ce que vous savez !

Et moi, de répéter machinalement : « A bientôt, oui, merci ! » en sortant de la boutique un peu étourdi.

Dehors, l'humidité me tombe sur les épaules comme une chape de glace. Je suis frigorifié, presque paralysé. Je ne me suis pas assez couvert ce matin et n'ai pas pensé à prendre un parapluie. Remontant le col de mon blouson, je me retourne vers la vitrine pour, au moins, relever le titre de cet ouvrage... mais celui-ci n'y est plus. Tant pis !... ou bien tant mieux ! comme le dirait quelqu'un que je commence à bien connaître.

Remonter le boulevard Victor Hugo, au pas de course, sous la pluie battante et glaciale. Tramway station Comédie, direction Château d'Ô. Arrêt à Occitanie, puis la voiture, transi et trempé jusqu'aux os. Une bonne demi-heure de route jusqu'à Ganges, au pied des Cévennes. Superbes paysages du nord de l'agglomération montpelliéraine, mais dans l'instant, je ne me sens pas très apte à apprécier. Je crois bien que la fièvre me gagne. Les yeux et le front me brûlent ; je suis parcouru de frissons dans tout le corps...

Stand-by jusqu'à demain, si cela va mieux. Il faut que je me soigne au plus vite ; trop de choses à faire dans cette semaine d'entracte improvisé. Ce serait dommage...

Ganges, Plan de l'Ormeau. Je suis dans un état second. Je monte à l'appartement, ôte mes vêtements trempés et me couche grelottant... Demain il fera jour !

Juste avant de m'endormir dans un demi coma fiévreux, j'entrevois la femme au Livre qui me sourit.

